

Chronique du temps qui passe...

Hier comme aujourd'hui, l'eau est et restera un véritable enjeu pour l'avenir.

Alors que tout le monde trouve cela normal, il y a un peu plus de 60 ans, les habitants de Sercus ne disposaient pas de l'eau courante. Le centre du village n'en a bénéficié qu'en 1956. Cependant, quelques privilégiés l'avaient installée à titre privé pour alimenter leur évier ou leur salle d'eau.

A cette époque, il n'y avait pas de salle de bains. Pour le faire, fallait-il encore disposer d'un bon puits ou d'une citerne pour récupérer l'eau de pluie. Un groupe individuel mettait l'eau sous pression, mais on restait tributaire de la météo et des réserves souterraines qui alimentent les puits qui ne disposent pas toujours d'une source.

On trouve de l'eau presque partout dans la région, cela explique que l'habitat, comme les fermes est dispersé sur tout le territoire. Aujourd'hui, la plupart des chaumières a disparu. Les réserves ne permettaient pas toujours de disposer de l'eau toute l'année surtout en été, on disait alors que les puits étaient à sec et il fallait avoir recours à la corvée d'eau. Quelques personnes disposaient de fontaines et mares alimentées par des sources. La solidarité qui marquait l'époque permettait à tous de puiser l'eau dont ils avaient besoin. A proximité de ces points d'eau, un agriculteur installait une pompe à « gros débit » pour l'époque, il fallait l'actionner à la force des bras pour remplir des tonneaux en bois achetés d'occasion à des viticulteurs ; puis sont arrivées sur le marché des tonnes en métal cerclées de solides bandeaux en acier. Ces tonnes étaient fixées sur un bâti en bois construit par le « charron », un menuisier spécialisé dans la fabrication d'outils en bois pour les agriculteurs, tels que les chariots et leurs roues à rayons de bois cerclées de fer, les herses et le fameux tombereau à 3 roues, très maniable et équipé d'une caisse basculante, celui-ci n'étant pas utilisé au moment où il manquait d'eau, on remplaçait la caisse par le tonneau monté sur son bâti.



Quant aux particuliers, ils allaient chercher l'eau avec un petit tonneau coupé en deux fixé sur une brouette, tandis que d'autres portaient des seaux à l'aide d'un « joug », une pièce en bois qui épouse la nuque et les épaules du porteur. A ses extrémités, deux chaînettes munies de crochets permettaient d'y accrocher les seaux. Cela évitait de trop fatiguer les bras, les points d'eau étant parfois éloignés.

Selon les anciens en 1921, une année de sécheresse exceptionnelle, la plupart des agriculteurs sont allés puiser l'eau dans le canal à Blaringhem pour abreuver leur bétail et à cette époque il n'y avait pas de tracteur, c'était une véritable corvée.

D'autres ont creusé des puits, souvent sans succès.

Pour creuser un puits, on procédait de la manière suivante : une roue en bois de la taille du puits était posée sur le sol, on y disposait les briques pour obtenir un cercle, puis on creusait à la bêche sous la roue pour faire descendre l'ensemble. Cette opération était renouvelée jusqu'à ce que la profondeur souhaitée soit atteinte. La terre était remontée à la surface à l'aide de grands seaux auxquels était fixée une « longe », sorte de grosse corde actionnée par un homme qui restait sur le bord du puits. Pour fermer ce dernier, on réduisait progressivement la taille du cercle pour obtenir une voûte. Cette partie du puits s'appelait la « poire » au sommet de laquelle un orifice permettait

d'introduire le tuyau en plomb raccordé à la pompe. Longtemps l'une d'elle était fixée sur le mur d'enceinte du presbytère face à la boulangerie. Elle était utilisée par les habitants du voisinage.

Dans le village, de nombreuses chaumières ont été détruites (Sercus a compté jusqu'à 600 habitants), mais les puits sont toujours là. Il est fréquent d'en découvrir lorsque l'on fait des travaux de terrassement, notamment en aménageant des terrains.

Il n'est pas rare que les années de forte pluviométrie, sous la pression de l'eau, la terre se creuse pour permettre au trop plein d'eau de s'écouler, surtout lorsque l'orifice du haut du puits n'a pas été refermé quand on a retiré le tuyau.

Si je décris d'une façon aussi précise la construction des puits, c'est tout simplement pour avoir assisté à la construction du dernier puits creusé de cette façon dans la commune.

Louis Bécue, le père de Jacqueline, élevait des « cochons ». Il ne disposait pas d'eau à proximité de sa porcherie, c'est après avoir consulté un sourcier qu'il concrétisa son projet dans son jardin.

Ernest Caulier, le maçon du village, a rangé les briques pour le confectionner, malheureusement l'eau n'était pas au rendez-vous. Après réflexion, Louis se rappela que Roger, son copain, exploitait une pâture derrière ses bâtiments, sur laquelle deux fontaines débordaient en permanence en direction d'un fossé. Alors, pour alimenter son puits, il suffisait de poser un drain pour capter l'eau après avoir obtenu l'accord du propriétaire voisin. C'est ce qui fut réalisé et l'objectif atteint.

A ce jour, ces deux fontaines existent toujours, tout comme la source qui se trouve dans la cave de l'ancienne brasserie qui sert aujourd'hui d'école. Comment ne pas évoquer la fontaine Saint Erasme aujourd'hui tarie ? A-t-elle vraiment été alimentée par une source ? Ne s'agirait-il pas de la même « veine » que celle du puits découvert à l'occasion de la construction de la maison de Monsieur Mortreux ? Cette découverte, importante, a causé de sérieuses perturbations lors de la construction. Ce pourrait être aussi le trop plein qui s'écoulait par gravité pour rejoindre la becque ou venait-elle d'une grande mare peu profonde qui débordait toujours. Cette mare était située dans la pâture de Michel Baey aujourd'hui mise en culture par Régis Dumont. Cette source a été captée par un drainage. L'eau s'écoule par les fossés en passant devant la chaumière de Monsieur et Madame Danjou. Fossé dans lequel Jérôme Huyghe, père de Jeanne Denaes, (dernier exploitant de cette ferme) avait placé un petit barrage pour récupérer l'eau sans avoir à se déplacer.

Depuis, un autre puits a été creusé chez Michel Bécue, rue Léon Courtois. « Il souhaitait être autonome ». Pour le construire, il remplaça les briques par des tuyaux en ciment de grand diamètre pour atteindre une profondeur d'environ 6 mètres où l'eau était présente.



Mare de la pâture de Jean Marie Leghe



Zerle becque

Revenons aux mares, presque toutes les pâtures en avaient une, elles avaient un double objectif : faire des réserves naturelles en période de forte pluviométrie et alimenter en eau le bétail, presque toujours, elles étaient entourées d'arbres « les têtards », les saules de leur vrai nom. Ces derniers étaient coupés régulièrement, les « perches », grosses branches étaient utilisées pour le chauffage, tandis que le fin bois était mis en fagots. Il servait à chauffer le four à pain et allumer le feu chaque matin. Ces mares nécessitaient de l'entretien. Jusque dans les années 50, pendant la période sèche, la boue était enlevée à la pelle, on faisait la chaîne afin d'atteindre la berge où la boue était déposée.

Les agriculteurs qui partageaient l'eau de ces mares, prêtaient main forte. Ce travail était pénible, mais il se faisait dans la bonne humeur et dans une ambiance très conviviale.

A partir de 1955, le syndicat de la Bourre, du nom d'un cours d'eau local, était mis en place par la direction de la coopérative laitière, dont le siège était à Hazebrouck. Il disposait de grues à câbles pour l'entretien des becques. Ces grues ont été mises à la disposition des agriculteurs pour leur éviter ce travail pénible.

Les fermes disposaient d'un abreuvoir dans leur cour, une sorte de mare en somme, qui recevait l'eau des bâtiments. Elle était utilisée pour abreuver les animaux, elle servait aussi aux chevaux qui y venaient barboter au retour des champs pour nettoyer la terre se trouvant sur leurs pieds et leurs boulets.

La plupart de ces mares ont disparu. L'eau courante, toujours propre, mise à disposition par Noréade a permis l'installation d'abreuvoirs et mis fin à un travail fastidieux nécessaire à leur entretien. Comme toujours, cette commodité a un prix que les abonnés trouvent de plus en plus cher. Une raison suffisante pour que la plupart des agriculteurs installent des forages qui peuvent atteindre une profondeur de 120 mètres et obtenir ainsi de l'eau en quantité.

Si nous déplorons les conséquences de cette évolution, nous avons tous notre part de responsabilité. Dans un périmètre de moins de cent mètres autour de la mairie, quatre grandes mares ont disparu. Rien d'étonnant qu'il arrive parfois des accidents...La première se trouvait sous le jardin des écoliers et le terrain voisin, une autre au centre du lotissement des marronniers, une autre encore à l'angle du terrain multisports et enfin une dernière en grande partie comblée derrière le presbytère. Cette dernière recevait les eaux d'une partie de la place avant qu'elle ne s'écoule dans la becque.

Ces quelques lignes donnent une idée de l'évolution qui a marqué nos conditions de vie dans une période relativement courte. Le confort entraîne des nuisances nouvelles provoquées par l'écoulement des eaux usées chargées de produits de toute nature. De nouveaux investissements très coûteux seront indispensables pour remédier à cette situation. C'est à n'en pas douter la rançon à payer pour tout ce confort que tous trouvent naturel.

Bernard Deram

